

Conférence donnée, à l'ENS de St Cloud, dans le cadre d'une journée CONSCILA (Confrontations en Sciences du Langage), le 28 mai 2010 : « La linguistique textuelle et l'École de Prague : état des lieux »
À paraître dans *Verbum*, en 2011.

L'ÉMERGENCE DE LA LINGUISTIQUE TEXTUELLE EN FRANCE (1975-2010). PARCOURS BIBLIOGRAPHIQUE EN 100 TITRES

Jean-Michel ADAM
Université de Lausanne

RÉSUMÉ

Cette étude retrace en 100 titres l'émergence de la linguistique textuelle en France entre 1975 et 2010. Elle montre l'importance des travaux de Denis Slakta et des collaborateurs de la revue Pratiques dans la reconnaissance progressive d'un champ de la linguistique plus tardivement accepté en France qu'ailleurs en Europe et dans le monde.

Nous avons été conviés par Guy Achard-Bayle à dresser « des états *de lieux en linguistique textuelle* » et à une « mise en perspective historique » dans le contexte français et plus largement de langue française qui retrace l'influence de l'École de Prague et de sa « syntaxe fonctionnelle » sur l'émergence de la linguistique textuelle (désormais LT) en France, dans les années 70. Pour ce qui est de dessiner les développements actuels, je ne le ferai qu'indirectement, en assumant un bilan orienté et en renvoyant à la nouvelle édition de *La linguistique textuelle* (A. Colin, coll. Cursus, 2011) qui présente l'état actuel de ma conception du domaine.

Dans une très utile synthèse internationale des études sur la cohésion et la cohérence, Michel Charolles présente la période qui précède celle dont je vais parler :

- (1) Michel CHAROLLES (1986). « Le problème de la cohérence dans les études françaises sur le discours durant la période 1965-1975 ». In : M. Charolles, J. Petöfi, E. Sözer (eds), *Research in Text Connexity and Text Coherence. A survey*. Hamburg : Buske, 3-60.

Il montre que seuls les travaux de Greimas et Rastier sur les isotopies ont accordé, en France, dans ces années-là, une place à la question de la continuité textuelle et met le doigt sur les sources méthodologiques et théoriques du blocage de l'analyse de discours française par rapport à la question de la textualité. L'excellente synthèse de Lita Lundquist (2) complète très utilement mon propos :

- (2) Lita LUNDQUIST (1988). « Linguistique textuelle en France ». In : G. Hodus *et alii* : *Lexicon der Romanistischen Linguistik*. Hamburg : Niemeyer.

Je renvoie également à l'« histoire récente de l'Analyse du discours » de Charolles et Combettes (3), car je focaliserai mon propos sur les grammaires de texte (désormais GT) et la LT, en laissant de côté l'analyse de discours (désormais AD) et la pragmatique. Pour un bilan bibliographique plus complet et moins orienté que le parcours que je vais proposer, voir Karabétian (4) :

- (3) Michel CHAROLLES & Bernard COMBETTES (1999). « Contribution pour une histoire récente de l'analyse du discours ». *Langue française* 121, 76-115.
- (4) Etienne Stéphane KARABÉTIAN (1999). « Bibliographie générale », *Langue française* 121, 117-123.

J'ai choisi une présentation résolument historique d'un contexte que j'ai connu de près, en étant, avec Lundquist, Combettes et Charolles, un des acteurs du développement de la LT en France et en Suisse, où j'enseigne depuis 1984. J'ai été étudiant de Denis Slakta à l'université de Haute-Normandie, à Rouen, à la fin des années 1960 ; en mettant en évidence son influence sur l'émergence de la LT, en France, dans les années 1970, je lui rendrai hommage et témoignerai d'une immense dette intellectuelle.

Le terme même de « linguistique textuelle » a été introduit pour la première fois par Eugenio Coseriu, dans un article écrit en espagnol, au milieu des années 1950 :

- (5) Eugenio COSERIU (1955-56). « Determinación y entorno. De los problemas de una lingüística del hablar », *Romanistisches Jahrbuch* 7, Berlin, 29-54 ; repris dans *Teoría del lenguaje y lingüística general*. Madrid : Gredos, 1973³ : 282-323).

En 1969, Harald Weinrich introduit le terme *Textlinguistik* dans le titre d'une étude de la syntaxe des articles en allemand :

- (6) Harald WEINRICH (1969). « Textlinguistik : Zur Syntax des Artikels in der Deutschen Sprache ». *Jahrbuch für Internationale Germanistik* 1, Berne/Frankfort, 61-74.

Weinrich sera le premier titulaire de la chaire européenne du Collège de France, en 1990, et, à cette occasion, il donnera un des premiers cours de LT en France. C'est dans ces années-90 que la LT et la GT se sont progressivement imposées, comme en témoignent le dernier chapitre de la *Grammaire méthodique du français* de Riegel, Pellat et Rioul qui est passé de 20 pages sur « La structuration du texte » (PUF 1994 : 603-623) à 47 pages sur « Texte et discours » dans la dernière édition (2009 : 1017-1064), ainsi que le dernier chapitre (2005 : 323-346) consacré au « Texte » de *Linguistique* d'Olivier Soutet. Dans ce manuel d'initiation à la linguistique paru en 1995 (PUF ; nouvelle éd. 2005), Soutet souligne le caractère paradoxal de la LT :

La linguistique textuelle est [...] une discipline quelque peu paradoxale. Évaluée à l'aune de ce qu'il est convenu d'appeler la linguistique moderne – celle qui nous conduit du comparatisme historiciste du début du XIX^e siècle au poststructuralisme du dernier tiers du XX^e siècle –, elle paraît toute jeune et en quête de légitimité ; replacée dans la longue durée des savoirs et des techniques – philologie, littéraire et judiciaire – qui ont pour objet, sinon le texte en général, du moins certains types de textes, elle semble n'en être que le prolongement ou l'élargissement. (2005 : 324)

Le Congrès mondial de Linguistique Française qui s'est tenu à Paris en 2008 a consacré significativement une section à « Linguistique du texte et de l'écrit, stylistique ». C'était un progrès, même si cet intitulé limite le texte à l'écrit et couple cette section à la *stylistique* plutôt qu'à l'AD. Certes, comme le dit Soutet, la LT a quelque chose à voir avec la stylistique, qui avait pour objet la texture (*elocutio*) des textes littéraires, mais elle a également à voir avec la *poétique*, qui a pour objet la question des genres littéraires, la structure des textes poétiques et narratifs, l'insertion de la description et du dialogue dans le récit, avec l'*herméneutique* et la *philologie*, ces savoirs et techniques d'établissement du texte et de son analyse, avec la *traduction* qui trouve sa pleine réalisation textuelle et discursive dans la *Poétique du traduire* (Lagrasse : Verdier) d'Henri Meschonnic et de son « primat du texte » : l'unité du traduire « *n'est pas le mot, mais le texte* » (1999 : 335).

J'ajoute que les « retours » de la rhétorique, de la stylistique et de la philologie (on le constate ici-même avec le programme de « philologie

englobante » de Tomáš Hoskovec) sont la preuve du fait que la LT n'a pas (encore) réussi à occuper la place qui devrait être la sienne, une place qui permette sinon de périmer ces sciences et disciplines du texte, du moins d'inscrire leurs acquis dans un nouveau cadre théorique et méthodologique¹.

1. ENTRE GRAMMAIRE DE TEXTE ET ANALYSE DU DISCOURS : L'IMPORTANCE DES TRAVAUX DE DENIS SLAKTA

Au début des années 1970, Slakta publie deux articles qui ont trait à la grammaire des cas (7) et aux actes de discours (8), articles inscrits dans le cadre de l'analyse du discours politique (étude d'un corpus de Cahiers de doléances) :

- (7) Denis SLAKTA (1971). « Esquisse d'une théorie lexico-sémantique ». *Langages* 23, 87-134.
 (8) Denis SLAKTA (1974). « Essai pour Austin ». *Langue française* 21, 90-105.

Dans (7), il met en avant une proposition de Halliday (9) : « L'unité de base "n'est pas le mot ni seulement la phrase, mais le texte" » (1970 : 160).

- (9) Michael Alexander Kirkwood HALLIDAY (1970). « Language structure and language function ». In : J. Lyons (ed), *New Horizons in Linguistics*. Harmondsworth : Penguin, 140-165.

Slakta résume ses travaux en cours d'une manière très représentative du champ de l'analyse française du discours de l'époque :

La démarche est celle-ci : le texte est mis en rapport direct à une formation sociale particulière (France de 1789). Le décret royal entraîne la rédaction de Cahiers de doléances – c'est-à-dire qu'il produit une situation de communication spécifique. S'instaure alors une action verbale particulière : le texte, par sa *fonction sociale*, est défini comme spécifiquement *politique*. Cela implique une *demande* (contexte abstrait) qui va s'exprimer en fonction d'un état concret du monde – c'est-à-dire en fonction de la représentation imaginaire que les sujets du Roi de France entretiennent à leurs conditions réelles d'existence, en Normandie, en 1789 (contexte concret). Des potentialités syntaxiques et sémantiques sont ainsi ouvertes par l'acte spécifique de la demande, et les choix sont opérés en fonction de la compétence spécifique (grammaire) et en fonction de la compétence générale (idéologie). (1971 : 113)

¹ J.-M. ADAM (2005). « Les sciences de l'établissement des textes et la question de la variation ». In : J.-M. Adam & U. Heidmann (eds), *Sciences du texte et analyse de discours*. Genève : Slatkine, 69-94.

La position défendue par Slakta dès son article sur Austin (8) anticipe sur ce qui deviendra le *tournant actionnel* de la linguistique du discours :

L'énonciation d'une phrase dans une situation concrète et unique est une activité de production. Si la langue se définissait d'être l'ensemble des activités qui consistent à dire quelque chose en français, le discours s'y oppose à être *l'ensemble des activités qui consistent à faire quelque chose en français.* (1980a : 32)

Le premier article de Slakta qui sera déterminant pour le développement de la LT en France paraît en 1975 :

- (10) Denis SLAKTA (1975). « L'ordre du texte ». *Études de linguistique appliquée* 19, 30-42.

Il faut ajouter à cet article sa participation à la Session de linguistique de Bourg-Saint-Maurice, organisée par l'Institut d'Études Linguistiques et Phonétiques de Paris III et par l'École Normale Supérieure :

- (11) Denis SLAKTA (1977). « Introduction à la grammaire de texte ». *Actes de la session de linguistique de Bourg-Saint-Maurice*, publications du conseil scientifique de la Sorbonne Nouvelle-Paris III, 4-8 septembre 1977 : 7-63.

Ces pages résument les grandes lignes de sa thèse d'État, soutenue en février 1980, à Nanterre, sous la direction de Jean Dubois :

- (12) Denis SLAKTA (1980). *Sémiologie et grammaire de texte. Pour une théorie des pratiques discursives*, 2 tomes. Paris X-Nanterre, 726 pages.

Cette inscription des travaux de Slakta entre AD et GT laisse présager un dépassement du plafond de la phrase ; Slakta parle de « la nécessité de franchir, sans regret, le Rubicon de la phrase » (1985 : 127). Il cite, à plusieurs reprises (1980 : 4 & 1985 : 127), une phrase de la « Note sur le discours » qu'il a pu lire page 14 de l'essai de Jean Starobinski sur les cahiers d'anagrammes de Saussure : *Les mots sous les mots* (Paris : Gallimard, 1971) :

Les concepts fondamentaux sont travaillés du point de vue ouvert par la sémiologie. Ainsi la sémiologie construit l'aspect social d'un système de signes comme constitutif, en l'articulant à un aspect linguistique formel. Le concept de valeur joue alors sous la double détermination du linguistique et du social – ce qui permet de rapporter toute langue aux pratiques discursives que les autres institutions propres à une formation sociale autorisent et consacrent. Comme

l'écrit Saussure dans un cahier, « la langue n'est créée qu'en vue du discours ». (Slakta 1980 : 4)

Affirmant que « Le texte commence avec le syntagme » (1980 : 4), Slatka assigne à la GT une tâche située dans la continuité saussurienne : « La grammaire de texte tente d'expliquer à quels principes d'organisation, à quels types de règles est soumis l'aspect formel d'un système de signes » (1980b : 5). Citant et traduisant la célèbre assertion de Léonard Bloomfield, dans *Language* : « Chaque phrase est une forme linguistique indépendante qui n'est pas incluse dans une forme linguistique plus vaste en vertu d'une construction grammaticale quelconque » (1933 : 170). Slatka lui oppose de façon polémique cette réponse qui n'est pas du tout évidente et qu'il me faudra interroger : « La phrase est une forme linguistique susceptible d'être incluse, par des moyens grammaticaux, dans une forme linguistique plus vaste, dite *texte* » (1985 : 172). Il conclut la présentation de sa thèse en opposant *règles et normes, textes et pratiques discursives* :

Mais à prendre le point de vue du texte, sous la perspective de la sémiologie, on ne s'enferme pas dans le jeu des formes : il y va de la complémentarité d'un aspect formel – que *la compétence spécifique* travaille sous les concepts de règle et de texte – et d'un aspect social, que *la compétence générale* (idéologique) travaille sous les concepts de norme et de pratique discursive. (1980 : 7)

Slakta part de la grande distinction introduite par Benveniste dans « Sémiologie de la langue » (*Semiotica*, 1969) entre dimension *sémiotique* de la signifiante et dimension *sémantique*. Il oppose, pour sa part, un « plan de la signifiante » défini comme « système de règles linguistiques formelles » (liant *Morphème* > *Phrase* > *Texte*) et un « plan de la signification » défini comme « ensemble de normes sociales concrètes » (liant symétriquement *Mot* > *Énoncé* > *Discours comme pratique*). Dans cette perspective, la distinction entre *cohésion* et *cohérence* est clarifiée : il situe la cohésion sur le « plan formel de la signifiante » dans l'« ordre du texte » et il fait de la cohérence « un concept sémantique qui s'ordonne au plan de la signification » (1977 : 18), dans l'« ordre du discours ».

La célèbre définition de Benveniste : « La phrase appartient bien au discours. C'est même par là qu'on peut la définir : la phrase est l'unité du discours » (1966 : 130) entraîne, selon Slakta, des confusions terminologiques entre *Phrase* et *Énoncé*, *Texte* et *Discours* ; il en propose donc une double reformulation : « La phrase appartient bien au texte. C'est même par là qu'on peut la définir : la phrase est l'unité du texte » (1977 : 20) et : « L'énoncé appartient bien au discours. C'est même par là qu'on peut le définir : l'énoncé est l'unité du discours » (1977 : 21). La structure dédoublée de son « diagramme » (1977 : 14 & 23 et 1985 : 126) a influencé

mes propres représentations schématiques ultérieures des champs de la textualité et de la discursivité.

Contre Saussure et Benveniste, Slakta affirme que la phrase ne constitue pas le niveau ultime de l'analyse linguistique et contre Chomsky il postule que la phrase ne peut être prise comme point de départ. Dans l'esprit de la théorie générative et transformationnelle, la phrase est un objet formel abstrait qui n'a ni sens ni référence. Nous sommes loin de Benveniste, mais proches de la thèse 2 de Tomás Hoskovec :

Autrement dit, la phrase n'est pas *un segment de discours*, parce que la phrase est un objet abstrait construit grâce à des règles formelles, parce que le discours est un objet concret, ou mieux, une pratique sociale concrète régie par un jeu de normes ou de conventions. (Slakta 1977 : 11)

Slakta se demande « pourquoi les grammaires de texte prennent appui sur les grammaires génératives de phrases » (1977 : 13). Deux articles caractéristiques de la première manière des travaux de van Dijk placent effectivement la grammaire de texte dans le prolongement de la grammaire générative et transformationnelle (GGT) :

- (13) Teun Adrianus VAN DIJK (1972). « Aspects d'une Théorie Générative du Texte Poétique ». In : A.-J. Greimas et al., *Essais de sémiotique poétique*. Paris : Larousse, 180-206.
- (14) Teun Adrianus VAN DIJK (1973). « Modèles génératifs en théorie littéraire ». In : Charles Bouazis et al., *Essais de la théorie du texte*. Paris : Galilée, 79-99.

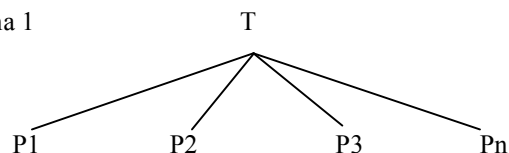
Slakta (1977 : 15) cite et traduit un autre article du linguiste hollandais :

La différence avec les grammaires de phrase est que les dérivations ne se terminent pas sur des phrases simples ou complexes, mais sur des n-tuples ordonnés de phrases, c'est-à-dire sur des séquences. (van Dijk 1973b)

- (15) Teun Adrianus VAN DIJK (1973b). « Text Grammar and Text Logic ». In : J. S. Petöfi & H. Reiser (eds), *Studies in Text Grammar*. Dordrecht : Reidel.

Le schéma 1 de Slakta occulte la question des n-tuples de phrases ordonnées séquentiellement auxquels j'ai consacré mes premiers travaux :

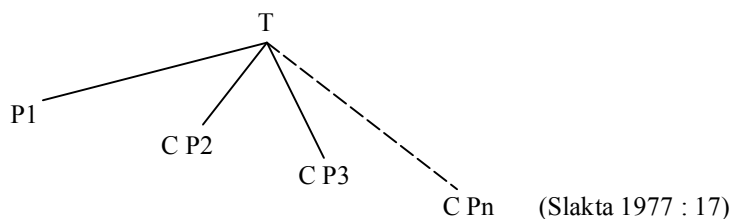
Schéma 1



Il ne suffit pas de remplacer le nœud P des arbres syntagmatiques de la GGT par T pour obtenir un modèle de distribution permettant de définir T comme un « n-tuples ordonnés de phrases ». Si des procédures de segmentation et de commutation permettent d'établir des classes distributionnelles et de définir le morphème, le signe, le syntagme et la phrase comme des suites ordonnées de phonèmes, de signes, de morphèmes et de syntagmes, on voit mal ce que pourrait être une classe distributionnelle de phrases. Soutet (1995 : 325) résume bien le problème en disant qu'il faudrait pour cela pouvoir définir formellement une phrase par la somme de ses environnements possibles, deux phrases étant réputées appartenir à la même classe dès lors qu'elles seraient substituables l'une à l'autre dans un même environnement ». Je résume, dans *La linguistique textuelle* (2011 : 25), les pages 126-127 des *Problèmes de linguistique générale I* (1966) de Benveniste où ce dernier montre que la *dissociation* en constituants et l'*intégration* qui permettent d'identifier les unités linguistiques en tant que *formes/sens* ne peuvent opérer du niveau mérismatique au niveau catégorématique de la phrase et de la phrase au texte selon les mêmes principes méthodologiques. De toute évidence, le rapport du tout à la partie « ne relève pas du même type de prévisibilité que celui qui existe entre chacune des unités subphrastiques et leurs constituants immédiats » (Soutet 1995 : 325). Le fait qu'on ne puisse pas décomposer le texte en phrases en lui appliquant les mêmes procédures qu'à la phrase, au syntagme, au signe et au morphème impose un changement de cadre théorique.

C'est ce que Slakta trouve dans la théorie pragoise. Son ambition est de « montrer comment s'établissent des liens nécessaires de dépendance interphrastique » (1977 : 16) et de « penser la cohésion de T » (id.). Une phrase est ainsi définie comme une « unité isolable mais non isolée » (1980 : 5). Cela se traduit par le schéma 2, dans lequel la connexion inter-phrastique est indiquée par le symbole « C » et la progression par un décalage :

Schéma 2



Les contraintes sur les suites bien formées de Phrases touchent aussi bien le lexique que la répétition de segments linguistiques. Slakta insiste sur le rôle de la nominalisation dans la cohésion (reprise) et la progression textuelle. Il cite à ce propos un article de Sophie Moirand :

- (16) Sophie MOIRAND (1975). « Le rôle anaphorique de la nominalisation dans la presse écrite ».s *Langue française* 28, 60-78.

À propos des connexions explicitement ou implicitement marquées, Slakta (1977 : 53-54) mentionne les thèses du linguiste berlinois Horst Isenberg sur les liaisons paratactiques *causale*, de *motif* ou *but*, de *diagnostic* et de *contraste* présentées et traduites dans *Langages* 26 (1972). Isenberg avait, en fait, théorisé très tôt les différents types de connexions entre énoncés (il ne dit pas phrases), dans des textes accessibles seulement en Allemand :

- (17) Horst ISENBERG (1971 [1968]). « Überlegungen zur Texttheorie ». In : Ihwe (ed), *Literaturwissenschaft und Linguistik. Ergebnisse und Perspektiven*. Frankfurt am Main : Athenäum Verlag, 155-172.
 (18) Horst ISENBERG (1970). *Der Begriff "Text" in der Sprachtheorie*. Deutsche Akademie der Wisswnschaften, Berlin : Arbeitsstelle Strukturelle Grammatik, ASG-Bericht 8, 1-21.

Slakta fait également référence (1977 : 55-62) à l'étude de Weinrich sur la fonction textuelle des articles en français :

- (19) Harald WEINRICH (1971). « The Textual Function of the French Article ». In : S. Chatman (ed), *Literary Style : a Symposium*. Oxford University Press.

Dans la conception du texte de Slakta, la phrase n'existe que de pouvoir entrer en relation avec d'autres phrases et cette relation implique à la fois et contradictoirement la *cohésion* et la *progression*. En 1985, il est revenu, à propos de la synonymie et de la paraphrase, sur deux grands ensembles de règles complémentaires (1985 : 129) :

- | | | |
|---------------------------|---|--|
| (1) Règles de cohésion | { | Répétition |
| | { | Connexion |
| (2) Règles de progression | { | Mouvements dans la phrase |
| | { | Perspective Fonctionnelle de la Phrase |

- (20) Denis SLAKTA (1985). « Grammaire de texte : synonymie et paraphrase ». In : C. Fuchs (ed), *Aspects de l'ambiguïté et de la paraphrase dans les langues naturelles*. Berne : Peter Lang, 123-140.

La thèse défendue dans cet article est que la synonymie joue un rôle de cohésion textuelle en permettant la répétition, concurrentement avec la reprise

littérale, tandis que la paraphrase joue un rôle au niveau de la progression du texte. C'est très précisément là que Slakta fait intervenir la *Perspective Fonctionnelle de la Phrase*. La théorie pragoise présente en effet un modèle de syntaxe interphrastique qui permet d'infléchir la consécutive en progression. Prenant appui sur la contradiction entre fixité et mobilité, la GT a besoin d'un concept de *cohésion textuelle* pensé comme unité de la répétition et de la connexion et d'une description des moyens grammaticaux dont la fonction est d'assurer à la fois l'enchaînement de suites de phrases et l'intégration de chaque phrase dans une « structure formelle abstraite supérieure à la phrase » (1980 : 10). Slakta se situe explicitement dans le prolongement du fonctionnalisme pragoise de Vilém Mathesius, Jan Firbas, Frantisek Danes, ainsi que des travaux de Halliday (9), (21), (22) et Kuno (23), sans oublier les thèses de la *Sprachtheorie* de Bühler (24) :

- (21) Michael Alexander Kirkwood HALLIDAY (1967-1968). « Notes on Transitivity and Theme in English ». *Journal of Linguistics* 3, 1967 : 199-244 et 4, 1968 : 179-215.
- (22) (1970a). « Functional Diversity in Language ». *Foundations of Language* 6, 322-361.
- (23) Susumo KUNO (1972). « Functional Sentence Perspective ». *Linguistic Inquiry* III-N, 3, 30-42.
- (24) Karl BÜHLER (1934). *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache* ; trad. fr. *Théorie du langage. La fonction représentationnelle*. Marseille : Agone, 2009.

Halliday développe, dès 1970, une hypothèse tri-fonctionnelle, comportant un important composant textuel : il distingue les macro-fonctions *idéationnelle*, *interpersonnelle* et *textuelle*. Avec Mathesius, c'est le cadre de la fonction communicative du langage qui est globalement mis en avant ainsi que la distinction de trois niveaux ou plans : *niveau 1 de la structure grammaticale*, *niveau 2 sémantique* qu'éclaire la grammaire des cas et *niveau 3 de l'organisation thématique de l'énoncé* qui correspond au modèle d'analyse de la phrase en thème et rhème. L'intérêt de cette distinction des trois niveaux ou plans a été largement commenté par Combettes (1977 : 94-95 & 1983 : 12-29) ; je n'insiste pas, mais souligne le fait que cette distinction invitait à ne pas confondre les plans d'analyse : la « grammaire » transphrastique de niveau 3, la structure grammaticale de niveau 1 et la grammaire des cas qui organise le niveau 2 en articulant les deux autres niveaux.

Chez Firbas (25), Slakta trouve le principe du « dynamisme communicatif », articulé sur trois composantes de base : le *thème*, la *transition* et le *rhème*. Le degré de « dynamisme communicatif » (DC) permet de distinguer le *thème propre* (degré de DC le plus bas) du *reste du*

thème, la *transition propre* et le *reste de la transition*, le *rhème* et le *rhème propre* qui possède le plus haut degré de DC.

- (25) Jan FIRBAS (1964). « On Defining the Theme in Functional Sentence Perspective Analysis ». *Travaux Linguistiques de Prague* 1, 267-280.

Slakta trouve enfin chez Frantisek Danes, dans un article qu'il qualifie de « remarquable » (1977 : 41), une analyse transphrastique du rôle du thème dans la construction du texte :

Pour nous, du point de vue de la cohésion, un texte s'organise comme une séquence de thèmes, et l'introduction de rhèmes assure alors la progression. Nous utiliserons les schémas que propose F. Danes, après avoir souligné avec lui que ces schémas représentent des « structures abstraites ». (Slakta 1977 : 41)

- (26) Frantisek DANES (1974). « Functional Sentence Perspective and the Organization of the Text ». *Papers on Functional Sentence Perspective*, Prague : Academia & La Haye : Mouton, 100-128.

La répartition des thèmes et des rhèmes est un moyen de discriminer comme non-textes des suites de phrases dépourvues de progression thématique *linéaire*, à *thème constant* ou à *thèmes* ou *rhèmes dérivés*. C'est dans le cadre de cette composante textuelle de la grammaire que Danes définit comme plan de « l'organisation des énoncés », que Slakta développe ses analyses de la fonction textuelle des déterminants, de la co-référence et des reprises et variations lexicales et du rôle des connecteurs ; il considère l'anaphore comme un procès transphrastique « purement syntaxique » (1980 : 7).

Deux composants interprétatifs accompagnent ces règles syntaxiques : un premier composant met, sur le plan de l'interprétation, chaque phrase en relation avec d'autres et un second composant assure « la mise en relation des structures discursives, syntaxiques et sémantiques avec la situation de communication » (1980 : 7). Ce dédoublement se retrouve dans les diverses solutions explorées par les théoriciens de la GT et de la LT, à commencer par l'idée que la GT a pour tâche de décrire les liens entre phrases ou énoncés en termes de *prévisibilité d'interprétation*.

Dans le dernier chapitre de *Linguistique*, Soutet définit la GT comme l'ensemble des règles permettant la prévision d'interprétation des textes et il lui assigne un double objectif : fixer les règles d'interprétation dépendante du co(n)texte linguistique (« composante locutoire du texte ») et « fixer les règles d'interprétation liée au contexte énonciatif (composante illocutoire du texte) » (2005 : 326). Ce n'est pas très éloigné de ce que proposait Martin dans le chapitre V de *Pour une logique du sens* :

(27) Robert MARTIN (1992 [1983]). *Pour une logique du sens*. Paris : P.U.F.

Le passage des phrases isolées et hors contexte aux phrases en co(n)texte – ce que Martin appelle le « lieu des faits textuels » (1992 : 227) – est assuré par la « composante discursive » de son modèle, équivalent du composant qui, chez Slakta, « met, sur le plan de l'interprétation, chaque phrase en relation avec d'autres » (composante « locutoire » de Soutet) :

Les phrases ne sont pas seulement plus ou moins conformes à la grammaire de la langue et aux exigences de la construction sémantique. Elles s'adaptent aussi plus ou moins harmonieusement au contexte où on les fait apparaître. Il importe ainsi de compléter la notion d'*acceptabilité* (grammaticalité et sémantité) par celle de *cohésion* : la cohésion détermine l'appropriation d'une phrase bien formée à un contexte. Un texte répond aux exigences de cohésion si toutes les phrases qu'il comporte y sont acceptées comme des suites possibles du contexte antécédent. (Martin 1992 : 227)

Dans le modèle de Martin (1992 : 226 & 228 ; voir, ici-même, le résumé qu'en donne Guy Achard-Bayle), une « composante discursive » assure le passage de la « phrase hors contexte » (jugement d'acceptabilité grammaticale et sémantique) à la « phrase en contexte » et une « composante pragmatique » assure le passage de la « phrase en contexte » (jugement de « cohésion ») à « l'énoncé » (jugement de cohérence) et à ce que Slakta appelle « la mise en relation des structures discursives, syntaxiques et sémantiques avec la situation de communication ».

Je trouve significatif que, dès 1985, dans son introduction d'*Aspects de l'ambiguïté et de la paraphrase dans les langues naturelles* : « L'ambiguïté et la paraphrase, propriétés fondamentales des langues naturelles » (Berne, Peter Lang, 1985 : 7-35), une linguiste comme Catherine Fuchs affirme l'importance du rôle du co(n)texte verbal dans le filtrage et l'élargissement du champ de la signification :

Le texte est à la phrase ce que la phrase elle-même est au morphème : chacun joue, dans son ordre, le rôle de contexte plus large pour l'unité inférieure, lui permettant d'actualiser certaines de ses potentialités, tout en en éliminant d'autres et en en réactivant de nouvelles. (1985 : 21)

Fuchs reprend la distinction du texte et du discours proposée par Slakta et ses conclusions sur le « rôle manifeste de cohésion textuelle » de la synonymie :

La dialectique du Même et de l'Autre, constitutive de la synonymie et de la paraphrase, se trouve éclairée d'un nouveau jour, à être envisagée au niveau du texte : on pourrait, dans une formule quelque peu lapidaire, dire que les

ressemblances fondent la stabilité (cohésion) du texte, les différences son déroulement (progression). (1985 : 25)

Je ne développe pas afin de décrire plus systématiquement le contexte des recherches menées en langue française dans le champ de la LT, en particulier les traductions qui seront influentes et qui me paraissent révélatrices des choix effectués par les chercheurs français.

2. LA LINGUISTIQUE DU TEXTE DANS LA FRANCE DES ANNÉES 1970-1980

En langue française, en 1972, on ne pouvait guère lire que deux articles de *Langages* 26 (« La grammaire générative en pays de langue allemande »), coordonné par Danièle Clément et Blanche Grünig :

- (28) Jean-François BOURDIN & Pierre DUHEM (1972). « La grammaire de texte en pays de langue allemande ». *Langages* 26, 59-74.
- (29) Ewald LANG (1972). « Quand une “grammaire de texte” est-elle plus adéquate qu’une “grammaire de phrase” ». *Langages* 26, 75-80.

En 1973, la traduction de *Tempus* de Weinrich était presque passée inaperçue dans la communauté des linguistes français :

- (30) Harald WEINRICH (1994 [1964]). *Tempus*. Stuttgart : Kohlhammer ; trad. fr. *Le Temps*. Paris : Seuil, 1973.

Trois articles de van Dijk qui inscrivait encore la GT dans le prolongement de la grammaire générative et transformationnelle, étaient significativement parus dans deux volumes de la « Collection L », chez Larousse (13) et (31), et dans un ouvrage collectif également centré sur le discours littéraire (14). Preuve qu’au début des années 1970, seules la narratologie, la poétique et les sémiotiques de l’époque étaient sensibles aux travaux portant sur la théorie du texte :

- (31) (1973b). « Grammaires textuelles et structures narratives ». In : C. Chabrol (ed), *Sémiotique narrative et textuelle*. Paris : Larousse, 177-207.

En 1973, dans le recueil au titre significatif d’*Essais de la théorie du texte*, d’Arco Silvio Avalle prolongeait la publication et la réflexion sur les inédits de Saussure, initiée par Jean Starobinski dans *Les mots sous les mots*, en donnant les textes de Saussure sur les légendes germaniques que la critique saussurienne actuelle redécouvre avec une certaine naïveté :

- (32) d’Arco Silvio AVALLE (1973). « La sémiologie de la narrativité chez Saussure ». In : Ch. Bouazis et al., *Essais de la théorie du texte*. Paris : Galilée, 17-49.

Ces publications portant sur des corpus poétiques et narratifs ne sont pas surprenantes dans le contexte français dominé alors par la sémiotique de l'École de Paris et par la sémiotique littéraire². C'est ainsi qu'en 1973, *Langages* 31 porte significativement le titre : « Sémiotiques textuelles ». Ce numéro, coordonné par Michel Arrivé et Jean-Claude Coquet, comprend des articles d'orientations très diverses : de Meschonnic, Greimas, Fónagy, Lecointre et Le Galliot. Seul l'article d'Arrivé aborde une question technique de textualité :

- (33) Michel ARRIVÉ (1973). « Pour une théorie des textes poly-isotopiques ». *Langages* 31, 53-63.

Cette question, qui sera au centre des travaux de Rastier, est, chez Martin (1992), un des trois critères de continuité textuelle : « critères d'isotopie, d'anaphore et de communauté propositionnelle ». Dans le cadre théorique de sa sémantique et de sa sémiotique narrative, Greimas avait, dès *Sémantique structurale* (1966 : 69 et 71), posé la question de l'« isotopie du message » ou « plan isotope du discours ». Définie en termes de redondance de catégories linguistiques, principalement sémantiques, l'isotopie rend possible une lecture uniforme de pans entiers de textes. En 1976, Greimas définissait ainsi la cohésion textuelle, dans son *Maupassant* :

L'existence du discours – et non d'une suite de phrases indépendantes – ne peut être affirmée que si l'on peut postuler à la totalité des phrases qui le constituent une isotopie commune, reconnaissable grâce à un faisceau de catégories linguistiques tout au long de son déroulement. Ainsi, nous sommes enclins à penser qu'un discours « logique » doit être supporté par un réseau d'anaphoriques qui, en se renvoyant d'une phrase à l'autre, garantissent sa permanence topique. (1976 : 28)

- (34) Algirdas-Julien GREIMAS (1976). *Maupassant. La sémiotique du texte : exercices pratiques*. Paris : Seuil.

L'unité isotope minimale réside dans le lien établi entre deux lexèmes à un niveau phrastique ou transphrastique. Le concept d'isotopie, absent des grammaires de texte de l'époque, présentait l'avantage de mettre l'accent sur l'importance du lexique et sur le travail interprétatif du lecteur. Comme l'écrivait Arrivé : « Lire un texte, c'est identifier la (les) isotopie(s) qui le parcourt(ent) et suivre, de proche en proche le (dis)cours de ces isotopies »

² Comme, dans les années 1930, le Cercle de Prague était, par Jan Mukarovsky, centré sur la poétique et la stylistique.

(1976 : 115). Le concept d'isotopie permet de distinguer non seulement des faits de co-topie, mais d'hétérotopie et de polyisotopie.

En 1974, dans *Langue française* 21, Maillard publie une des premières mises au point sur la question des substituts anaphoriques, cataphoriques et exophoriques :

- (35) Michel MAILLARD (1974). « Essai de typologie des substituts diaphoriques ». *Langue française* 21, 55-71.

L'année suivante, en 1975, la revue internationale *Semiotica* donne une idée des débats autour de la légitimité des GT avec un article en français du hongrois János S. Petöfi :

- (36) János S. PETÖFI (1975). « “Modalité” et “Topic-comment” dans une grammaire textuelle à base logique ». *Semiotica* 15-2, 121-170.

Une importante traduction des travaux allemands ne sera proposée qu'en 1978, dans le n°5 de la revue *Linguistique & sémiologie* de l'Université de Lyon II, sous le titre explicite de « *Textlinguistik* », volume coordonné par le germaniste Pierre Bange. Outre des comptes-rendus et des articles de Petöfi (sur les actes de langage) et de Weinrich (sur les prépositions en allemand), c'est dans ce volume qu'est traduit l'article de Danes sur « la structure sémantique et thématique du message » :

- (37) Frantisek DANES (1978). « De la structure sémantique et thématique du message ». *Linguistique et sémiologie* 5 « *Textlinguistik* », 177-200.

Deux autres traductions interviendront au début des années 1980 :

- (38) Heribert RÜCK (1980 [1978]). *Linguistique textuelle et enseignement du français* ; trad. fr. J.-P. Colin. Paris : Hatier-Crédif, coll. LAL.
- (39) Katsuhiko HATAKEYAMA, János PETÖFI & Emel SÖSER (1984). *Texte, connexité, cohésion, cohérence* ; trad. fr. C. Dubois et M. Charolles. *Documents de travail et pré-publications* du Centre Internazionale di Semiotica e di Linguistica, Università di Urbino.

Ces traductions ont accéléré ma prise de conscience des limites de la sémiotique de l'École de Paris et de l'analyse du discours française. Je faisais, en 1976, dans le chapitre IV de *Linguistique et discours littéraire* (41), le même constat que Maingueneau, dans le dernier chapitre de son *Initiation aux méthodes de l'analyse de discours*.

- (40) Dominique MAINGUENEAU (1976). « À propos de la grammaire de texte ». In : *Initiation aux méthodes de l'analyse du discours*. Hachette : Paris, 151-182.
- (41) Jean-Michel ADAM & Jean-Pierre GOLDENSTEIN (1976). « Vers une grammaire de texte ». In : *Linguistique et discours littéraire*. Larousse : Paris, 185-250.

Maingueneau considérait alors la prise en compte de la surface discursive et l'analyse d'énoncés suivis comme « inéluctable » pour AD (1976 : 152). Outre le fait que l'on connaissait très mal les processus de structuration transphrastiques, Maingueneau voyait dans la question non posée du texte une « lacune grave » pour l'AD (1976 : 152). C'est la raison pour laquelle je me suis intéressé aux LT développées dans les pays anglo-saxons et, en particulier, à un livre qui ne sera jamais traduit en français :

- (42) Michael A. K. HALLIDAY & Ruqaiya HASAN (1976). *Cohesion in English*. Longman : London-New York ; 15^e éd. 1997.

L'autre livre important est la thèse danoise de Lita Lundquist (43), qui donnera lieu à un manuel trois ans plus tard (44). Ces deux premiers ouvrages de linguistique textuelle écrits en français n'ont pas eu l'audience qu'ils méritaient :

- (43) Lita LUNDQUIST (1980). *La Cohérence textuelle : syntaxe, sémantique, pragmatique*. Copenhague : Nyt Nordisk Forlag Arnold Busck.
- (44) (1983). *L'analyse textuelle. Méthode, exercices*. Paris : CEDIC.

À la fin des années 1990, synthétisant très bien les questions méthodologiques, Lundquist établira l'évidence du « *factum textus* » sur la base d'un jugement d'acceptabilité textuelle (*texte VS non-texte*) par un nombre significatif de sujets interrogés, accord qu'elle rapproche de la définition du « jugement de grammaticalité » rappelé par Jean-Claude Milner dans son *Introduction à une science du langage* (Paris : Seuil, 1989).

- (45) Lita LUNDQUIST (1999). « Le *Factum Textus* : fait de grammaire, fait de linguistique ou fait de cognition ? ». *Langue française* 121, 56-75.

Lundquist postule l'existence de « règles » linguistiques d'agencement des parties d'un texte et elle parle d'un « fait de grammaire », au sens d'ensemble de règles permettant de décrire la manière dont se distribue sur les données de langue la différenciation entre enchaînements *corrects VS incorrects*. Mais elle précise que si « l'agencement des parties du texte (les phrases) paraît être régi par des expressions linguistiques contenues dans ces parties » (1999 : 72), ce « fait grammatical » s'articule avec des principes de

structuration d'ordre cognitif. En d'autres termes, il s'agit également d'un *fait cognitif*. Ce sont des propriétés linguistico-cognitives qui permettent d'effectuer un jugement d'acceptabilité d'un texte (*texte VS non-texte*) avec une certaine convergence des sujets parlants d'une culture donnée.

Ce virage psycho-cognitif des études sur le texte est amorcé au milieu des années 1970 par Kintsch et van Dijk³, en particulier un article de *Langages* 40, coordonné par Jean-François Le Ny :

- (46) Walter KINTSCH & Teun A. VAN DIJK (1975). « Comment on se rappelle et on résume des histoires ». *Langages* 40, 98-116.

Je ne cite volontairement que quelques textes de van Dijk publiés en français au début des années 1980 :

- (47) Teun Adrianus VAN DIJK (1981a). « Etudes du discours et enseignement ». *Linguistique et enseignement du français*, revue *Linguistique et sémiologie*, 11-81.
- (48) (1981b). « Le texte : structures et fonctions. Introduction élémentaire à la science du texte ». In : A. Kibédi Varga (ed), *Théorie de la littérature*. Paris : Picard, 63-93.
- (49) (1981-1982). « Attitudes et compréhension de textes ». *Bulletin de psychologie* 356, tome XXXV, 557-569.
- (50) (1984). « Texte ». In : J.-P. de Beaumarchais, D. Couty et A. Rey (eds), *Dictionnaire des littératures de langue française*. Paris : Bordas, 2281-2289.

Les travaux Kintsch sont également déterminants pour le cadrage épistémologique de cette conception de la LT :

- (51) Walter KINTSCH (1981-1982). « Aspects de la compréhension de textes ». *Bulletin de psychologie* 356, tome XXXV, 777-787.
- (52) (1982). « Text representation ». In : W. Otto & S. White (eds), *Reading expository material*. New York : Academic Press.

En 1986, un numéro de la revue belge *Degrés* consacré aux « Science(s) du texte » entérine l'avancée de la LT, même si l'éditorial du volume parle de « mutations d'un paradigme qui ont mené de la *Textlinguistik* à la sémiotique », en renvoyant à la « textologie sémiotique » que développe alors Petöfi :

³ Van Dijk explicite ses positionnements successifs dans un numéro spécial de la revue *Le français dans le monde* : « De la grammaire de texte à l'analyse socio-politique du discours. Un itinéraire de recherche », numéro spécial « Le discours : enjeux et perspectives » (Paris : Hachette, 1996 : 16-29).

- (53) János S. PETÖFI (1986). « Texture, composition, signification. Vers une textologie sémiotique ». *Degrés* 46-47, c1-c27.

Dans ce volume, j'expose (54) la matière du livre (55) qui me sera commandé quelques années plus tard par Michel Meyer pour sa collection « Philosophie et langage » :

- (54) Jean-Michel ADAM (1986). « Dimensions séquentielle et configurationnelle du texte ». *Degrés* 46-47, b1-b22.
 (55) (1990). *Éléments de linguistique textuelle*. Bruxelles : Mardaga.

Entre temps, les travaux de Rastier s'ouvrent explicitement sur une théorie de la textualité, en particulier avec *Sens et textualité* :

- (56) François RASTIER (1989). *Sens et textualité*. Paris : Hachette.

Dans ce livre, Rastier accorde une importance décisive à la notion de genre, point d'articulation entre texte et pratiques discursives séparées dans le dispositif de Slakta :

Il n'existe pas de texte (ni même d'énoncé) qui puisse être produit par le seul système fonctionnel de la langue (au sens restreint de mise en linguistique). En d'autres termes, la langue n'est jamais le seul système sémiotique à l'œuvre dans une suite linguistique, car d'autres codifications sociales, le genre notamment, sont à l'œuvre dans toute communication verbale. (1989 : 37)

La réflexion théorique de Rastier s'est transformée depuis, dans *Arts et sciences du texte* (PUF 2001) en une ambitieuse *sémiotique de la culture*.

C'est en 1990 que paraît, dans la collection « Linguistique nouvelle » des PUF dirigée par Guy Serbat, un livre de Stati consacré aux relations de sens qui articulent des paires d'énoncés (E_x , E_n) :

- (57) Sorin STATI (1990). *Le transphrastique*. Paris : PUF.

Cet ouvrage est centré sur les structures conversationnelles et cela limite son extension à l'ensemble de la linguistique transphrastique. C'est du moins mon hypothèse ; selon moi, le transphrastique ne se réalise pas de la même manière dans les chaînes narratives, descriptives, argumentatives, explicatives et dialogales.

Dans la même collection, le livre de Marek Kesik sur la cataphore est un des premiers à présenter, en français, une étude systématique de ce qui deviendra un champ important de la grammaire transphrastique :

- (58) Marek KESIK (1989). *La cataphore*. Paris : PUF.

Cet ouvrage a été précédé de la publication de la thèse (59) de Francis Corblin (élève de Denis Slakta), prolongée quelques années après par un autre ouvrage sur les anaphores et chaînes de référence (60), sans parler des travaux importants de Georges Kleiber (61), de la thèse de Denis Apothéloz (62) et des numéros 20 (collectif) et 21 (thèse de Catherine Schneidecker) de la collection « Recherches linguistiques » de l'Université de Metz :

- (59) Francis CORBLIN (1987). *Indéfini, défini et démonstratif. Constructions linguistiques de la référence*. Genève-Paris : Droz.
- (60) (1995). *Les formes de reprises dans le discours. Anaphores et chaîne de référence*. Presses Universitaires de Rennes.
- (61) Georges KLEIBER (1994). *Anaphores et pronoms*. Louvain-la-Neuve : Duculot.
- (62) Denis APOTHÉLOZ (1995). *Rôle et fonctionnement de l'anaphore dans la dynamique textuelle*. Genève-Paris : Droz.
- (63) Georges KLEIBER, Catherine SCHNEDECKER, Jean-Emmanuel TYVAERT (eds) (1997). *La continuité référentielle*. Paris : Klincksieck.
- (64) Catherine SCHNEDECKER (1997). *Nom propre et chaînes de référence*. Paris : Klincksieck.
- (65) Walter DE MULDER, Liliane TASMOWSKI-DE RYCK, Carl VETTERS (eds) (1997). *Relations anaphoriques et (in)cohérence*. Amsterdam-Atlanta : Rodopi.

Les travaux en langue française sur les connecteurs, qui caractérisent également assez bien le champ de la grammaire transphrastique, ont à la suite de Ducrot (66) connus des développements importants dans les nombreux volumes des *Cahiers de linguistique française* publiés, à l'université de Genève, par l'équipe dirigée par Eddy Roulet, à partir de 1981 :

- (66) Oswald DUCROT (1980). *Les mots du discours*. Paris : Minit.

Il faut encore citer un livre de Péry-Woodley, paru en 1993, qui comporte des développements intéressants sur les questions de « cohérence et de surface textuelle » ainsi que sur « La structure thématique ». Ce livre se situe, comme son titre ne le dit pas, dans la perspective de la *Rhetorical Structure Theory*, peu connue en France :

- (67) Marie-Paule PÉRY-WOODLEY (1993). *Les écrits dans l'apprentissage*. Paris : Hachette, coll. F.

3. LE RÔLE DE LA REVUE *PRATIQUES*

Le rôle que la revue *Pratiques* a joué dans les développements de la LT en France tient certainement au cadre institutionnellement décalé de cette revue et au travail collectif qui a regroupé des enseignants-chercheurs originaires d'institutions diverses et encore assez jeunes et libres par rapport aux logiques disciplinaires établies, comme Bernard Combettes le rappelle ici-même.

Tout commence avec deux articles de Combettes et de Charolles :

- (68) Bernard COMBETTES & Jacques FRESSON (1975). « Quelques éléments pour une linguistique textuelle ». *Pratiques* 6, 25-55.
- (69) Michel CHAROLLES (1976). « Grammaire de texte – Théorie du discours – Narrativité ». *Pratiques* 11/12, 133-154.

À ces deux articles, il faut ajouter une note de lecture de Charolles (70) qui avait l'immense mérite de signaler l'importance d'un article de Ruwet, paru dans un volume d'hommage à Benveniste publié au Seuil (71) :

- (70) Michel CHAROLLES (1976). « Note de lecture de N. Ruwet, *Parallélismes et déviations en poésie* ». *Pratiques* 10, 105-112.
- (71) Nicolas RUWET (1975). « Parallélismes et déviations en poésie ». In : Julia Kristeva, Jean-Claude Milner, Nicolas Ruwet (eds), *Langue, discours, société. Pour Emile Benveniste*. Paris : Seuil, 307-351.

Daté d'avril 1974, « Parallélismes et déviations en poésie » est un des premiers articles, en France du moins, à pointer les limites de la théorie du discours de Zellig S. Harris (*Discourse Analysis Reprints*, La Haye : Mouton, 1963) en s'appuyant sur les développements récents des théories du texte et en particulier sur un article d'Irina Bellert :

- (72) Irina BELLERT (1970). « On a condition of the coherence of texts ». *Semiotica* 2.4, 335-363.

Dans ce même *Pratiques* 10, je rendais compte de l'apport du livre de Weinrich : *Le Temps, le récit et le commentaire* (1973) et, en particulier, de sa thèse relative à la « mise en relief » et à l'analyse textuelle de l'opposition de l'imparfait et du passé simple :

- (73) Jean-Michel ADAM (1976) « Langue et texte : imparfait/passé simple ». *Pratiques* 10, 49-68.

Jenny Simonin Grumbach prolonge ce travail dans le numéro 13 :

- (74) Jenny SIMONIN GRUMBACH (1977). « Linguistique textuelle et études des textes littéraires. À propos de *Le Temps* d'H. Weinrich ». *Pratiques* 13, 77-90.

Dans une perspective plus pédagogique, Goldenstein (75) prend appui sur le chapitre IV, « Vers une grammaire de texte » de notre commun *Linguistique et discours littéraire* qui venait de paraître chez Larousse, dans la collection L (41) et qui est un des premiers livres français à comporter un chapitre consacré à la GT :

- (75) Jean-Pierre GOLDENSTEIN (1976). « Une grammaire de texte pour la composition française ». *Pratiques* 10, 69-79.

Halté et Petitjean donneront également une suite d'articles mettant en avant l'intérêt de la GT dans le domaine de la planification des textes écrits en situation scolaire. Dans le n°13, un article de Combettes prend largement appui sur les thèses pragoises et annonce son livre de 1983 (85) :

- (76) Bernard COMBETTES (1977). « Ordre des éléments de la phrase et linguistique du texte ». *Pratiques* 13, 91-101.

Dans ce même numéro, je rendais compte de l'article des *ELA* 1975 de Slatka :

- (77) Jean-Michel ADAM (1977). « Ordre du texte, ordre du discours ». *Pratiques* 13, 103-111.

L'équipe de *Pratiques* a largement participé, l'année suivante, à *Langue Française* 38 : « Enseignement du récit et cohérence du texte », coordonné par Michel Charolles et Jean Peytard. Je cite juste quelques contributions :

- (78) Michel CHAROLLES (1978). « Introduction aux problèmes de la cohérence des textes ». *Langue Française* 38, 7-41.
(79) Bernard COMBETTES (1978). « Thématization et progression thématique dans les récits d'enfants ». *Langue Française* 38, 74-86.
(80) Jean-Michel ADAM (1978). « La cohésion des séquences de propositions dans la macro-structure narrative ». *Langue Française* 38, 101-117.
(81) Lucien CHERCHI (1978). « L'ellipse comme facteur de cohérence ». *Langue Française* 38, 118-128.

Les années 1980-1990 voient la parution du premier livre de Combettes et une progressive reconnaissance des travaux des collaborateurs de *Pratiques* :

- (82) Bernard COMBETTES (1983). *Pour une grammaire textuelle. La progression thématique*. Bruxelles : De Boeck-Duculot.

Un article de Charolles, dans *Pratiques 57*, apporte une importante proposition de distinction des plans d'organisation textuelle (problématique des chaînes, organisation périodique des propositions, portée des unités textuelles et faits de segmentation qu'il appelle « séquences ») :

- (83) Michel CHAROLLES (1988). « Les plans d'organisation textuelle : périodes, chaînes, portées et séquences ». *Pratiques 57*, 3-13.

J'ai développé cette théorie des plans en l'inscrivant dans un cadre général, dans mes *Eléments de linguistique textuelle* (55), livre préparé par deux articles :

- (84) Jean-Michel ADAM (1988). « Éléments de pragmatique textuelle », *TLE. Théorie. Littérature. Enseignement* 6, P.U. de Vincennes, 113-137.
 (85) (1989). « Pour une pragmatique linguistique et textuelle ». In : C. Reichler (ed), *L'interprétation des textes*. Paris : Minuit, 183-222.

Les titres de ces deux articles confirment mes hésitations de l'époque entre LT et « pragmatique textuelle » ; flottement terminologique qui est certes celui de la LT allemande de l'époque, mais qui traduit surtout mon hésitation entre un modèle continu (du type de celui de Robert Martin) et un modèle discontinu (plus proche des propositions de Slakta).

Combettes poursuit son exploration des plans d'énonciation dans *L'organisation des textes* :

- (86) Bernard COMBETTES (1992). *L'organisation du texte*. Université de Metz : Publication du Centre d'analyse syntaxique.

Deux articles de Charolles affinent ensuite sa conception des plans d'organisation textuelle :

- (87) Michel CHAROLLES (1993). « Les plans d'organisation du discours et leurs interactions ». In : S. Moirand et al. (eds), *Parcours linguistiques de discours spécialisés*. Berne : Peter Lang, 301-314.
 (88) Michel CHAROLLES (1997). « L'encadrement du discours. Univers, champs, domaines et espaces ». *Cahiers de Recherche Linguistique* 6, Université de Nancy 2, 1-73.

Entre temps, Combettes et moi posions des questions de typologisation textuelle, et prenions position dans le courant de la LT relatif aux typologies de textes :

- (89) Bernard COMBETTES & Roberte TOMASSONE (1988). *Le texte informatif, aspects linguistiques*. Bruxelles : De Boeck.
- (90) Jean-Michel ADAM (1992). *Les textes : types et prototypes*. Paris : Nathan ; nouvelle édition 2011, Paris : A. Colin.

La reconnaissance de l'existence de contraintes communes à tous les textes et de contraintes propres à des classes de textes a fait que la LT s'est vu assigner, à l'époque, dans la tradition anglo-saxonne, la double tâche de décrire le mode de fonctionnement des textes et d'identifier différents types de textes. Les *typologies de texte* oscillaient, et oscillent toujours dans les théories d'origine anglo-saxonne, entre types de textes (*Textypen*), genres de texte (*Textsorten*) auxquels il faut ajouter les genres littéraires (*Gattung*). Les deux théories des genres (*Textsorten* et *Gattung*) ne se croisent malheureusement presque jamais, au point de faire perdre à la théorie les acquis de siècles de recherches rhétoriques et poétiques.

4. PERSPECTIVES ACTUELLES DE LA DISCIPLINE

Pour conclure, je partirai de la surprenante méconnaissance, en France, de la LT de Coseriu (je traduis les citations qui suivent). Ses positions permettent de clarifier l'état actuel des travaux qui, en France, développent plus la grammaire transphrastique que la théorie du texte et de son analyse :

- (91) Eugenio COSERIU (1994 [1980]). *Textlinguistik : Eine Einführung*. Tübingen-Basel : Francke.
- (92) (2007). *Lingüística del texto. Introducción a la hermenéutica del sentido* ; édition et annotation d'Oscar Loureda Lamas. Madrid : Arco/Libros.

Coseriu distingue la « gramática transoracional » (*grammaire transphrastique*) de la « lingüística del texto » (*linguistique textuelle*) ; il considère, à mon sens très justement, la grammaire transphrastique comme « une science auxiliaire indispensable pour la linguistique du texte » (2007 : 322). Cette grammaire « transoracional », qui correspond au domaine classique de la GT et qui prolonge la syntaxe de la phrase et la grammaire d'une langue donnée (2007 : 395), a pour objet « le texte en tant que niveau de structuration idiomatique » (2007 : 117) ou « niveau grammatical d'une ou plusieurs langues données » (2007 : 321). Cette GT ou *grammaire transphrastique* ne peut prétendre être une science du texte, car elle n'a pour tâche ni « le texte comme organisation supra-idiomatique des actes linguistiques » (2007 : 321), ni la description « des classes de textes et de genres comme le récit, le rapport, l'histoire drôle, l'ode, le drame, la nouvelle » (2007 : 321-322). Telle est, en revanche la tâche que Coseriu assigne à la LT et la position que je défends également.

La théorie de la parole (« *lingüística del hablar* ») de Coseriu est fondée sur une distinction de trois niveaux qu'il appelle aussi trois « compétences » complémentaires et relativement autonomes : le niveau du *langage* en général, le niveau des *langues historiques* (niveau idiomatique) et le niveau des *textes* ou « de la série d'*actes linguistiques* connexes que réalise un locuteur donné dans une situation concrète qui, naturellement, peut prendre une forme parle ou écrite » (2007 : 86).

Le texte étant quelque chose d'individuel [...], la linguistique du texte diffère autant de la linguistique en général que de l'autre forme de « linguistique du texte », c'est-à-dire la *grammaire transphrastique*. (2007 : 300-301)

Bien que son objet soit « le niveau individuel du linguistique », la LT a pour objet ce qu'ont en commun différents textes, beaucoup de texte voire tous les textes. Coseriu reproche à certaines branches de la LT, en particulier de langue allemande, « de penser que la capacité de produire des textes et la connaissance d'une langue donnée constituent une compétence unitaire » (2007 : 120), alors que fonction textuelle et fonction idiomatique ne doivent pas être confondues. Selon Coseriu :

Ce qui fonde, l'autonomie du niveau textuel et, par là-même celui de la linguistique textuelle, ne peut être qu'une fondation *fonctionnelle*. Et seul le fait qu'il existe une classe de contenu qui est proprement un contenu textuel ou contenu donné à *travers* les textes justifie l'autonomie du niveau textuel. (2007 : 156)

C'est pour cette raison que Coseriu considère la LT qu'il appelle « véritable » ou « au sens propre » comme une « *linguistique du sens* » (2007 : 156). Cette position est très proche de celle qu'Halliday et Hasan formulaient déjà, en 1976, en évitant de considérer le texte comme une grande phrase ou comme une simple suite de phrases (comme cela était assez unanimement prôné à l'époque) :

Un texte [...] n'est pas un simple enchaînement de phrases [*string of sentences*]. En d'autres termes, il ne s'agit pas d'une grande unité grammaticale, de quelque chose de même nature qu'une phrase mais qui en différencierait par la taille – une sorte de superphrase. Un texte ne doit pas du tout être vu comme une unité grammaticale, mais comme une unité d'une autre espèce : une unité sémantique. Son unité est une unité de sens en contexte, une texture qui exprime le fait que, formant un tout [*as a whole*], il est lié à l'environnement dans lequel il se trouve placé. (1976 : 293 ; *je traduis*)

Après avoir distingué et même opposé GT et LT, Coseriu revient, en conclusion du livre édité en 2007, sur la possible réintégration des

grammaires transphrastiques dans la LT. C'est, à mon sens, le défi actuel des théories du texte : les recherches locales sur des langues particulières (travaux sur les connecteurs, les anaphores, les temps verbaux, les cadratifs et autres formes de la modalisation autonymique, la position des adjectifs, les constructions détachées, etc.) peuvent-elles être intégrées dans un modèle général de la textualité ? Comment mettre ensemble l'abondante production relative au transphrastique, dans des langues différentes de surcroît, et les recherches qui théorisent la textualité générale ? La réponse à cette question est tout l'enjeu des révisions successives de mon livre sur la linguistique textuelle (100) ; je ne développe donc pas, mais tiens à mentionner deux articles épistémologiquement essentiels de Combettes, car ils dessinent les contours de la linguistique transphrastique :

- (93) Bernard COMBETTES (1992). « Questions de méthode et de contenu en linguistique du texte ». *Études de linguistique appliquée* 87, 107-116.
 (94) (1993). « Grammaire de phrase, grammaire de texte : le cas des progressions thématiques ». *Pratiques* 77, 43-57.

Combettes y montre parfaitement que les solidarités syntaxiques entre unités de la langue n'ont qu'une portée très limitée. Dès que l'on passe le seuil du syntagme et du noyau de la phrase de base pour entrer dans les domaines de la phrase périodique et du transphrastique, d'autres systèmes de connexions apparaissent, qui ne reposent pas sur des critères morpho-syntaxiques mais sur des marques et des instructions relationnelles de portée plus ou moins lointaine. Le dépassement du modèle continuiste *Phrase >> Texte* est alors clairement établi. C'est également l'orientation d'un certain nombre de travaux de Joëlle Gardes Tamine et, en particulier, de :

- (95) Joëlle TAMINE & Marie-Antoinette PELLIZZA (1998). *La construction du texte. De la grammaire au style*. Paris : A. Colin.

Les connexions textuelles possèdent, selon Charolles, deux propriétés essentielles :

- Elles « reposent sur l'occurrence de marques instructionnelles ayant pour fonction conventionnelle de signaler au destinataire que telle ou telle unité doit être comprise comme entretenant telle relation avec telle ou telle autre » (Charolles 1993 : 311).
- Elles « sont capables de fonctionner à longue distance et elles n'entrent pas dans des schémas préétablis, ce qui fait que le discours, à la différence de la phrase, est une entité structurellement ouverte » (id.).

Le programme de la LT était ainsi clairement fixé : définir les grandes catégories de marques qui permettent d'établir ces connexions qui ouvrent ou ferment des segments textuels plus ou moins longs. Les domaines textuel et morpho-syntaxique étant différents et assez largement indépendants, la

« distorsion », le décalage entre les catégories établies de la grammaire et celles de la LT ne doivent pas étonner et l'on comprend que Prandi, par exemple, parle aujourd'hui de « grammaire de règles » pour ces « régions de la grammaire qui fonctionnent comme des systèmes de structures et de règles de construction non négociables » (2007 : 71) et de « grammaire d'options » pour ces cas où un éventail d'options fonctionnellement équivalentes, une sorte de répertoire d'options, sont au service des projets communicatifs du sujet parlant :

- (96) Michele PRANDI (2007). « Les fondements méthodologiques d'une grammaire descriptive de l'Italien ». *Langages* 167, 70-84.

La LT a pour tâche d'élaborer des concepts spécifiques et de définir des classes d'unités « intermédiaires [...] entre la langue et le texte » (Combettes 1992 : 107). Comme le dit Combettes :

[...] L'opposition phrase/texte ne fait pas le tri entre des phénomènes linguistiques qui relèveraient de la phrase et ceux qui relèveraient du texte, mais elle s'attache à distinguer des propriétés diverses – les unes phrastiques, les autres textuelles – d'une même structure de langue. (1993 : 47)

Les derniers livres de Combettes (97) et de Charolles (99) se situent clairement dans la perspective de la linguistique transphrastique tandis que les versions successives de *La linguistique textuelle*, en particulier la dernière édition, tente de poursuivre une théorie unifiée de la linguistique textuelle à laquelle je crois encore :

- (97) Bernard COMBETTES (1998). *Les constructions détachées en français*. Paris : Ophrys.
 (98) Jean-Michel ADAM (1999). *Linguistique textuelle. Des genres de discours aux textes*. Paris : Nathan.
 (99) Michel CHAROLLES (2002). *La référence et les expressions référentielles en français*. Paris : Ophrys.
 (100) Jean-Michel ADAM (2011 [2005, 2008]). *La linguistique textuelle. Introduction à l'analyse textuelle des discours*. Paris : A. Colin.